

## Une première dans l'histoire intellectuelle du Québec

Adrien Thério

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1986). Une première dans l'histoire intellectuelle du Québec. *Lettres québécoises*, (44), 11–11.

veut, on m'aura!» Et M. Druon de commencer sa grande tournée du Canada de l'ouest et du Canada de l'est. Il a le verbe haut et la voix claire. «M. Mulroney avait raison, il n'y avait que l'Académie française qui fût capable d'administrer un prix qui chapeautât le monde francophone. Nous sommes là depuis trois cent cinquante ans. Votre plus vieille académie n'a que cent ans. Je n'y peux rien. Le droit d'ainesse, vous connaissez? Soyez plutôt reconnaissants envers votre Premier ministre, soyons tous reconnaissants envers cet homme d'État remarquable qui vient de faire un coup d'éclat comme il s'en fait peu en un siècle. Il passera à la postérité, que dis-je, il est déjà passé à la postérité. Notre *Dictionnaire* vous le dira dans trente ou quarante ans. Apprenez que la langue française ne vit pas que de bons mots mais aussi d'argent sonnante.»

Et le Secrétaire perpétuel de continuer ses harangues, ne se rendant pas compte qu'à trop vouloir défendre une cause, on la perd, qu'à trop pratiquer la courtoisie, on finit par tomber dans l'à plat ventrisme. Quand on lui fait remarquer qu'il exagère un peu, qu'il vaudrait peut-être mieux, pendant qu'il est sur place, engager le dialogue avec des représentants d'institutions culturelles que notre Premier ministre a mis de côté du revers de la main, il n'entend rien, continue sur sa lancée. Les protestations continuent, la discussion s'envenime. Rien ne lui résiste: «Attention, attention, ne nous *enfargeons* pas dans les fleurs du tapis».

Le reste se perd dans les rires et les colibets. La voix de l'académicien s'élève de nouveau: «Canadiens, vous êtes chéris des dieux. Vous possédez deux langues, deux civilisations, vous êtes appelés à de grandes choses. Ne le saviez-vous pas?»

Et M. Druon de rentrer chez lui convaincu d'avoir rendu un grand service non seulement à son académie mais à la France toute entière.

À Ottawa, M. Mulroney commence à regretter son marché. 400,000\$ pour faire mettre deux mots québécois dans le *Dictionnaire de l'Académie*, c'est payer le gros prix. Et il se dit que la prochaine fois, au lieu d'acheter les académiciens, il vaudrait peut-être mieux, en y mettant le million, acheter le *Dictionnaire*. Il ne nous restera qu'à le moderniser avant que nos enfants aient des petits-enfants. □

Adrien Thério

## 17 octobre 86

Je viens d'apprendre par les journaux que les présidents des Sociétés Lavalin et Power Corporation, Messieurs Bernard Lamarre et Paul Desmarais, ont versé chacun 100,000\$ au fonds du Grand Prix de la francophonie. Je trouve curieux que les grandes Sociétés québécoises qui n'ont pas encore pensé à investir dans le domaine des arts, au Québec, acceptent de subventionner des organismes étrangers uniquement pour la petite gloriole que cela peut leur rapporter. Il paraît que ces deux businessmen ont été reçus à un déjeuner par les académiciens. C'est le cas de le dire, on a dû se *marrer* à nos dépens. À quand la fin de cette sorte d'aplatissement?

## Une première dans l'histoire intellectuelle du Québec

C'est lors d'une conférence de presse, le lundi 27 octobre que les administrateurs de la Fondation Émile-Nelligan, MM. Gaston Miron, Pierre Vadeboncoeur et Jean-Paul L'Allier, ont annoncé la création du prix Gilles-Corbeil, grâce à un legs d'un million de dollars laissé par Gilles Corbeil.

M. Corbeil, neveu d'Émile Nelligan, est décédé dans un accident, en Australie, l'année dernière. Il laissait par testament la plus grande partie de ses biens à la Fondation Émile-Nelligan qui, depuis 1979, remettait chaque année le Prix de poésie Émile-Nelligan. La Fondation, doit créer, selon les vœux du mécène, «un prix littéraire important qui devra porter le nom de prix Gilles-Corbeil».

C'est donc dire que cette fondation remettra chaque année, en plus du prix Émile-Nelligan, un prix dont la valeur dépassera probablement la plupart des prix littéraires qui sont décernés chaque année au Québec et au Canada.

Gilles Corbeil qui est né à Montréal en 1920, était le fils de la soeur d'Émile Nelligan. Il s'est intéressé à la musique, au théâtre, à la peinture. Il avait une galerie d'art, rue Crescent, où il a fait connaître plusieurs peintres d'ici. Lors de la conférence de presse, Pierre Vadeboncoeur, un ami d'enfance, lui a rendu hommage.

C'est une première dans l'histoire intellectuelle du Québec. Alors que, dans d'autres pays, notamment aux États-Unis, de grands organismes publics et privés se font un honneur de patronner les arts et les lettres, au Canada, les organismes qui auraient pu dans le passé, qui pourraient maintenant prêter main forte aux artistes et gens de lettres n'ont pas l'air de savoir qu'il y a ici des peintres, des écrivains, des gens de théâtre. Ils n'ont surtout pas compris que la plupart des artistes et gens de lettres ne peuvent, dans un pays à population si restreinte, vivre de leur métier et qu'il leur revenait de valoriser, par des dons importants, un domaine aussi essentiel au développement d'une nation.

Pourtant, nos hommes d'affaires voyagent beaucoup. On pourrait croire qu'ils sont au courant de ce qui se passe dans les pays qui nous entourent où le mécénat, dans les arts et les lettres, se pratique sur une grande échelle. Mais nos riches préfèrent garder leurs richesses, payer le moins d'impôt possible et demander aux gouvernements de s'occuper des artistes et des écrivains. Ou alors, comme MM. Lamarre et Desmarais, aller dilapider leur argent chez des étrangers pour le seul plaisir de montrer la coupe de leur costume.

Espérons que l'exemple que donne Gilles Corbeil en fera réfléchir quelques-uns.

Adrien Thério